

# MONDE CHINOIS

LE RENOUVEAU DE  
L'ARCHITECTURE  
EN CHINE

16  
CHOISEUL

# Sommaire

## Le renouveau de l'architecture en Chine

- Françoise Ged	Architecture contemporaine en Chine [...]	7
- Qi Xin	La Chine n'est plus un monde à part	27
- Martin Tzou	Produire de la qualité dans la mutation permanente [...]	34
- Étienne Tricaud	AREP, une modernité « à la chinoise »	45
- Nicolas Vinoy	Architecture in China	53
- Yu Zhang	Construire en Chine [...]	59
- Luca Ponceolini	Laszlo Hudec : l'architecture de Shanghai [...]	63
- Nicolas Vinoy	La disparition du vieux Pékin	73

## Questions de Chine

- Isabelle Facon	L'Asie centrale comme enjeu [...]	81
- Olivier Arifon & Jacques Tenier	Les relations Chine-ASEAN : un partenariat socialisant	102

## Chroniques & Reportages

- Barthélémy Courmont	Sur les traces des identités taiwanaises	107
- Barthélémy Courmont	Jiofen : le douloureux héritage japonais de Taiwan	113
- Christophe Falin	L'âge d'or des actrices chinoises	129
- Barthélémy Courmont	Quelle politique pour Obama dans le détroit de Taiwan ?	136
- Olivier Arifon	La Charte 08, un projet citoyen viable ?	138
- Yu Zhang	La jeunesse chinoise, décryptage de la génération post-80	140

## Auteurs



Musée à Ningbo (Zhejiang) par Wang Shu (Amateur Architecture Studio). © Françoise Ged.

Françoise Ged

## Architecture contemporaine en Chine, un renouveau attendu ?

Pourquoi et comment l'architecture, la ville en Chine sont devenues de récents sujets d'intérêt ? La rédaction du Monde chinois m'a posé la question, intriguée par l'arrivée soudaine de ce thème sur la scène publique, objet notamment d'une double exposition et de conférences à la Cité de l'architecture et du patrimoine pendant l'été 2008<sup>1</sup>. Indubitablement, la ville, la métropole, la mégalopole sont des thèmes d'actualité d'autant moins réservés aux techniciens et chercheurs, que les voyages et séjours se sont banalisés en quelques années, qu'ils soient à vocation d'affaires ou touristique. Quant à la Chine, elle annonçait dès décembre 2002 qu'elle allait tendre vers un taux d'urbanisation de 75 % en cinquante ans ; ce taux était alors de 37 % et il voisine désormais les 43 %. Autre événement révélateur, après Nairobi, Barcelone et Vancouver, c'est à Nankin, capitale de la province du Jiangsu, qu'a eu lieu en novembre 2008 la 4<sup>e</sup> édition du « Forum urbain

mondial » organisé tous les deux ans par l'ONU-Habitat. La Chine des villes occupe désormais une place de premier plan dans les problématiques urbaines qui sont posées à travers le monde et elle devenue en quelques années un interlocuteur difficile à méconnaître.

Villes étourdissantes à l'évocation du nombre d'habitants et d'une échelle peu familière à nos yeux occidentaux, villes inquiétantes par une croissance peu soucieuse des questions environnementales et sociétales, dérangeantes aussi car on avait coutume de présenter dans un pot commun à la fois la morne banalité des paysages urbains, l'histoire millénaire, les sites remarquables et une ruralité réputée immuable dans l'immensité du territoire. Or, les réformes lancées depuis trente ans ont profondément bouleversé les paysages bâtis, plantés, cultivés ou sauvages ainsi que les sociétés qui les habitent et les transforment. Les images projettent avec brutalité ces nouveaux



Piscine olympique à Pékin par l'agence PTW Architects. © Françoise Ged.

rivages de la modernité, vantée, subie, rejetée, attendue. Elles nous déroutent par les vertigineuses hauteurs et la rapidité des chantiers. Les ossatures de béton des tours en construction dévoilent progressivement, drôle de strip-tease inversé, des étages tout habillés de carrelage, vitrage, climatiseurs, au fur et à mesure que les jupettes inversées des échafaudages s'abaissent vers les étages inférieurs. Les reportages s'attardent sur ces chantiers colossaux où des travailleurs en nombre, drôles de corps de ballets anonymes, ajustent des ferraillements, soudent poutres et poutrelles au voisinage des nuages, dansent en cadence sur de lisses façades aux vitrages salis, fragiles marionnettes accrochées à leurs fils.

Bien sûr chacun a vu ou entendu, même avec un intérêt minimal pour le registre architectural, à quel point les Jeux olympiques se déroulaient dans des constructions impressionnantes et pour certaines éblouissantes. Impressionnantes par la taille, c'est un dénominateur commun en Chine où l'usage du superlatif relève de la revendication identitaire, remarquables parfois par la mise en œuvre et l'audace constructive. De fait, ces valeurs attribuées à l'édifice se reportent sur le pays, lui confèrent du prestige, témoignent de

la capacité de la nation à organiser de grands événements et à s'inscrire dans le hit-parade des villes mondiales internationales. La Chine n'a pas lésiné et les artisans de ces exploits sont trois lauréats du Pritzker – prix d'architecture assimilé au Nobel par les médias – sollicités pour l'occasion : l'agence suisse Herzog et de Meuron pour le stade, les architectes britanniques Norman Foster & Partners pour le troisième terminal de l'aéroport, l'agence néerlandaise OMA fondée par Rem Koolhaas avec Ole Scheeren son partenaire allemand pour le siège de la télévision nationale chinoise (CCTV). Cette abondance de renommée internationale signifie-t-elle pour autant une pauvreté des projets chinois ? Au cours de la modernisation des trente dernières années, la mue verticale des villes est montrée, souvent dénoncée, mais quelle est cette nouvelle génération d'architectes chinois qui fait l'objet d'expositions et publications en Occident ? Dans une société devenue si urbaine en deux à trois décennies, alors même que les modes de vie sont marqués par la globalisation des produits des grandes enseignes occidentales Wal-Mart, Ikéa ou Carrefour, à quels repères font référence les réalisations de cette nouvelle génération



de bâtisseurs ? Comment s'inscrivent-ils dans des temporalités si rapidement changeantes et déroutantes, où la consommation a pris le pas sur une histoire officielle qui bannissait, au nom d'un fonctionnalisme urbain dit scientifique, l'esprit des lieux et la diversité des cultures ?

### **Ville capitale, théâtre des symboliques architecturales et urbaines : de Mao aux JO**

Faire appel à l'architecture pour affirmer et renouveler l'identité de la capitale, Mao y avait déjà pensé et le mit en œuvre il y a un demi-siècle, pour célébrer les dix ans de la République populaire de Chine. Dix chantiers monumentaux furent lancés et réalisés en dix mois pour les plus prestigieux, à l'occasion du 1<sup>er</sup> octobre 1959. À ce geste architectural magistral, il associa un remaniement urbain fondamental par la portée symbolique qu'il lui conféra, avec l'élargissement porté à 80 mètres de l'avenue est-ouest Chang'an (10 mètres de plus que les Champs-Élysées) et pourtant économe en destructions comparé à la décennie écoulée. En 2001, une fois les Jeux olympiques attribués à Pékin, la capitale devint le lieu d'enjeux urbains et architecturaux renforcés, pour une échéance annoncée. Quels parallèles, continuités ou ruptures pourrait-on dégager de ces deux événements urbains à Pékin ?

#### **L'impact urbain : renversement des axes, rue Chang'an sous Mao et axe nord-sud des JO**

Chang'an était dans les années 1930 un premier boulevard moderne sans trop d'ampleur ; large de 15 mètres, il permettait le passage du tramway et reliait les banlieues est et ouest de la ville. Son élargissement fut progressif, passant à 32 mètres en 1950, puis à 50 mètres cinq ans plus tard. En 1959, Mao décida d'en faire un axe majeur sur 40 kilomètres, bien au-delà des limites de l'urbanisation d'alors, inversant la représentation de la ville édiflée selon un axe nord-sud sur lequel

s'étagaient successivement les seuils, portes et palais de la Cité interdite.

La porte Tian'anmen, au sud de la Cité interdite, utilisée par l'Empereur pour les sacrifices rituels, les expéditions militaires, le départ pour les tournées d'inspection dans les provinces, et pour la proclamation d'édits impériaux sous les dynasties Ming et Qing, représentait alors un point de passage strictement contrôlé entre le domaine impérial, très privé, et la société. L'espace face à cette porte hautement symbolique était un lieu à double vocation, de célébrations auspicieuses mais aussi de condamnations et de mises à mort. Après la fondation de la République en 1911, ouvert au public, il devint un site majeur de rassemblements populaires et de manifestations politiques, en mai 1919 contre les accords de Versailles, en 1931 lors de l'invasion de la Mandchourie par le Japon, en 1935 lorsque l'armée japonaise était aux portes de Pékin, en 1945 pour célébrer l'entrée des troupes communistes dans la ville. Mais c'est sous Mao, que la place Tian'anmen devint un vaste espace de représentation officielle, avec une capacité de mise en scène impressionnante : la parade anniversaire de 1959 a réuni plus de 100 000 participants composant un vertigineux tableau humain (20 000 pour le drapeau chinois, 30 000 pour la date, 50 000 pour le cadre de fond) et la contenance de la place était alors évaluée à 400 000 personnes<sup>2</sup>.

En appliquant un tel renversement spatial, remplaçant l'axe nord-sud par un axe est-ouest, Mao inscrivait dans la ville et sa représentation, un reniement symbolique en résonance avec les transformations imposées alors à la société, sans pour autant détruire physiquement la capitale ; les destructions massives iront de pair avec la modernisation des années 1990. Le renversement de l'axe qui commandait l'organisation spatiale à l'intérieur de la Cité interdite, axe dont l'influence se répercutait sur les quartiers de part et d'autre de la ville impériale, fait écho au renversement des valeurs et aux ruptures qui ont marqué le début des années 1950 avec la dénonciation des « vieilleseries » et la lutte contre les « anti » qui s'appliquaient

notamment aux propriétaires fonciers, lutte qui s'amplifia avec le mouvement des Cent fleurs en 1956 et le Grand bond en avant en 1958. La mise en œuvre d'une nouvelle voie, monumentale, au cœur de la capitale, faisait concrètement écho aux nouvelles directives données par le Parti à la société. L'avenue Chang'an devint ainsi un emblème du pouvoir et de la modernité, avec la construction de deux édifices représentatifs du nouveau régime, le Musée de l'Histoire à l'est de la place Tian'anmen et l'Assemblée nationale populaire à l'ouest, ainsi que les sièges des ministères et organismes officiels qui s'égrenaient le long de l'avenue.

Autre décision urbaine symbolique, Mao imposa la destruction des enceintes de la ville, édifiées sous la dynastie Ming (1368-1644), qui fut néanmoins l'objet de débats houleux entre urbanistes ; le journaliste Wang Jun en a repris les grandes lignes dans son ouvrage courageux, « Mémoires d'une ville », publié en 2003 alors que Pékin subissait des destructions sans précédent<sup>3</sup>. En effet, construire hors du Pékin ancien le quartier administratif dont la capitale avait besoin au milieu du XX<sup>e</sup> siècle était une évidence pour l'architecte Liang Sicheng (1901-1972), conseiller du gouvernement et sollicité lors de la guerre sino-japonaise pour dresser une liste des édifices à protéger et quelques années plus tard par Zhou Enlai, avant l'entrée des troupes communistes dans Pékin.

Supprimer les murailles relevait d'une destruction symbolique tout aussi forte que le changement d'orientation de l'axe majeur de la ville ; le *Zhou Li* (traité des rites sous la dynastie des Zhou) – et l'on sait à quel point Mao était friand des classiques –, décrit comment concevoir une ville capitale. La première étape de la conception commence par la délimitation de l'emprise des murailles de la ville, de l'enceinte de la cité impériale et, à l'intérieur de celle-ci du palais qui est en son centre, point de commandement réservé à l'empereur et à sa cour. Supprimer cette référence historique initiale n'était en rien une décision anodine, car les lieux du pouvoir

maoïste restèrent au centre de la ville, installés à proximité du Palais impérial dans l'emprise de la Cité impériale, à Zhongnanhai. Le cœur de la ville, inaccessible au commun des citoyens, le restait en partie même après l'ouverture au public des palais impériaux aux premières années de la République. Alors même que les emprises spatiales traditionnelles du pouvoir pouvaient paraître abolies, elles n'étaient en fait que déplacées dans l'espace urbain.

Les changements de repères étaient de plusieurs natures. Ainsi, l'un des slogans majeurs de l'époque maoïste consistait à transformer les villes, lieux de consommation, en lieux de production ; appliqué à Pékin, on peut résumer le propos en imaginant la place Tian'anmen comme point de vue privilégié sur les cheminées d'usines de la nouvelle capitale socialiste. C'est ainsi que l'une des plus importantes aciéries du pays, l'entreprise d'état Shougang, fut implantée à l'extrémité ouest de Chang'an et que les périphéries sud et sud-est de Pékin accueillirent nombre d'industries.

Un demi-siècle plus tard, le déplacement imposé de ces usines pour limiter la pollution et disposer d'un foncier urbain permettra à Pékin de s'étendre démesurément, sur les emprises libérées de ces vastes entreprises situées en banlieue. Les immenses parcelles devenues constructibles favorisèrent l'essor des sociétés de promotion immobilière qui lotirent les périphéries immédiates de bureaux et de logements dont l'achat était encouragé par le gouvernement. Puis, de la fin des années 1990 au début des années 2000, ce fut au tour des parcelles du centre, inscrites dans cette fameuse trame urbaine définie sous la dynastie Yuan (1279-1368), de disparaître par pans entiers, que les rues soient élargies pour permettre une circulation automobile encouragée, ou qu'il s'agisse d'opérations spéculatives, à proximité du cœur historique. Pour les promoteurs, la rénovation était bien plus rentable en centre ancien où ils bénéficiaient de conditions préférentielles par le gouvernement que la construction neuve, d'autant plus le dédommagement des habitants était peu pris en compte.

Ironie de l'histoire, c'est précisément quand la capitale est en train de raser l'échiquier des rues et ruelles, la multiplicité des parcelles à l'infinie variation modulaire de maisons à cour (constructions civiles, religieuses et officielles confondues), de porter atteinte à l'essence même de sa culture, de ses modes de vie, que le gouvernement choisit de mettre en valeur l'axe « historique » nord-sud de Pékin.

Dans l'optique d'une ville remise en valeur pour les Jeux olympiques, l'axe de composition nord-sud de la ville est officiellement réinstauré. En fait, ce fut surtout un prétexte à des élargissements démesurés des artères de la ville, au sud comme au nord de la Cité impériale. La référence peut apparaître dépourvue d'épaisseur historique, effet d'annonce plutôt que repère effectif, dans la mesure où l'axe traditionnel existe sans nécessiter une concrétisation formelle, ligne implicite sur laquelle s'établissent l'ordonnancement et la succession des édifices. C'est désormais une vaste percée couronnée à son extrémité nord par le parc olympique, au-delà du quatrième périphérique. Dans les premiers dessins, cette longue percée qui menait à son aboutissement olympique requérait un point d'orgue à son extrémité et l'image de deux tours jumelles, encadrant la percée a longtemps été véhiculée, avant de disparaître définitivement à la suite de

l'attentat des deux tours du World Trade Center à New York en 2001. L'effet d'annonce entretenu par les dessins d'architecture est d'autant plus présent dans la Chine contemporaine que les images informatiques sont un outil majeur de représentation ; elles s'affichent sous format panoramique sur la voie publique, entretenant la confusion entre réalisation effective et déclaration prophétatoire.

Paradoxalement, alors qu'on rattache à la période maoïste la destruction des vieilles pierres et des villes chinoises, ce sont les deux dernières décennies, celles de l'économie de marché et de l'immobilier comme moteur du développement économique, qui ont été les plus destructrices pour les centres anciens, notamment Pékin. Curieusement, les gouvernements de ces deux époques, celle du 10<sup>e</sup> anniversaire de la République populaire de Chine et celle des JO, attachent une importance similaire à l'architecture officielle, aux édifices emblématiques construits pour ces occasions d'exception.

### Une constante des édifices officiels : recherche identitaire et culture de la prouesse

En 1959, parmi les dix grands édifices construits pour le dixième anniversaire du régime communiste,



Troisième terminal de l'aéroport de Pékin par l'agence Foster & Partners. © Nigel Young, Foster & Partners.



Le « Beijing Digital », centre de gestion des informations des JO (Pékin) par Zhu Pei (Urbanus et Studio Pei Zhu). © Françoise Ged.

le Musée de l'Histoire et l'Assemblée nationale populaire représentent les deux pièces maîtresses ; d'une envergure peu commune, de part et d'autre de la place Tian'anmen, deux parallélépipèdes de 313 mètres par 149 pour le premier et 336 par 174 mètres pour le second, se font face, tous deux dotés d'une ample colonnade digne de l'École des Beaux-arts. L'un est remarquable par la salle principale, vaste amphithéâtre à balcons où 10 000 personnes peuvent prendre place et 5 000 s'asseoir dans la salle des banquets ; l'autre notoire pour sa distribution autour de cours intérieures, caractéristique de l'architecture traditionnelle. Tous deux conçus par des architectes célèbres, Zhang Bo (1911-1999) puis Liang Sicheng pour l'assemblée, Zhang Kaiji (1912) pour le musée.

Les huit autres bâtiments commémoratifs – Musée de l'armée, Hôtel des Minorités (Zhang Bo et al. architecte), Hôtel des Chinois d'outremer aujourd'hui démoli, gare de Pékin (Yang Tingbao (1901-1982) et al. architecte), Palais de la Culture des minorités, Centre national d'exposition agricole, Stade des ouvriers de Pékin, Résidence des hôtes d'État – à l'exception du

stade, adoptaient un style pompeux. Ils étaient marqués par la rigidité formelle et la symétrie en façade des constructions sous influence de l'architecture soviétique, imposantes ponctuations posées côte à côte le long de vastes avenues. Pour certains, cet académisme s'accompagnait de citations éclectiques tirées du vocabulaire de l'architecture classique ; c'est ainsi que des pavillons chinois saupoudraient la nouvelle gare, le Centre national d'exposition agricole, l'hôtel des Chinois d'outremer, copies empruntées et gauches des pavillons de garde scandant les murailles des villes. En revanche, le stade des Ouvriers, moderne par son usage, adoptait un plan en ellipse et une structure fonctionnelle, adapté à une grande capacité (60 000 places environ) ; du fait de sa superficie, il fut construit en dehors des murailles de Pékin. Sa relative modernité faisait pourtant écho à des programmes réalisés une trentaine d'années auparavant, comme le stade du « Grand Shanghai ».

« Le Grand Shanghai » était un projet de ville nouvelle, que le gouvernement nationaliste avait eu pour ambition de construire en aval du



Shanghai des concessions dès les années 1930 et qui fut très partiellement réalisé du fait de la guerre sino-japonaise. Il comprenait un « centre civique » composé de bâtiments administratifs accompagnés de quelques logements, mairie, bibliothèque, collège, hôpital et laboratoire d'hygiène, stade, un ensemble d'équipements alors nouveaux en Chine, qui furent effectivement construits ainsi que quelques axes majeurs. Le plan de cette ville nouvelle fit l'objet d'un concours et le projet choisi était très proche des théories urbaines développées en Occident à la même époque. En revanche, l'architecture des édifices administratifs, hormis le stade et l'hôpital qui n'avaient pas d'équivalent dans les constructions chinoises traditionnelles, fut marquée par de grandiloquentes toitures, abritant de vastes surfaces inutilisables. En effet, reprenant là une des caractéristiques formelles de l'architecture traditionnelle, qui sied à des édifices de prestige tels que des temples ou des palais, les volumes sous toiture étaient considérables par leur superficie mais dépourvus d'éclairage et de ventilation. C'était le cas de l'hôtel de ville, construit par Dong Dayou (1899-1973) dont le plan d'urbanisme pour le « centre civique du Grand Shanghai » avait été retenu par un jury mixte, chinois et étranger. Le débat architectural portait déjà sur les caractéristiques de l'identité chinoise, notamment pour les édifices publics, programmes nouveaux de la modernisation urbaine où Shanghai était précurseur, bien avant Pékin, Tianjin, Nankin ou Canton.

La recherche d'une identité architecturale moderne qui s'amorçait au début du XX<sup>e</sup> siècle dans les ports ouverts devint d'autant plus marquée pendant les années 1920-1930 à Shanghai, Nankin, Pékin que de nouveaux matériaux, le béton, l'acier permirent les grandes portées et les édifices d'une quinzaine d'étages. Ces possibilités techniques ouvrirent la voie aux architectes chinois comme à leurs collègues occidentaux implantés en Chine à la recherche de formes et typologies nouvelles et donnèrent lieu à nombre de forums et discussions parmi les professionnels sur la modernité et son expression chinoise<sup>4</sup>. La

polémique reprit sous le régime communiste et le débat sur les « grands toits » resta particulièrement vivace pendant la décennie de reconstruction du pays, les années 1950-1960.

Ce rappel des antécédents du débat sur les « grands toits » devenu légendaire sous les années maoïstes révèle à quel point l'interrogation sur les éléments constitutifs d'une identité architecturale chinoise est une récurrence depuis plus d'un siècle. On la retrouve chez les lettrés de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, auxquels les historiens de la Chine contemporaine font souvent référence avec le slogan « zhongxue wei ti, xixue wei yong » 中学为体，西学为用. Dans un condensé d'expression spécifique à la langue classique, sont associés dans une relation réflexive et dynamique les apports parallèles de la Chine et l'Occident, la première comme support de l'essence, la structure, le second



Le « Beijing Digital », centre de gestion des informations des JO (Pékin) par Zhu Pei. © François Ged.



École maternelle à Qingpu (Shanghai) par Liu Yichun, Chen Yifeng et Zhuang Shen (Agence Deshaus). © Françoise Ged.

comme support de la technique, de la fonction<sup>5</sup>. Le recours à la philosophie, l'histoire, la littérature et les arts comme une armature à laquelle les connaissances et les méthodes occidentales seraient associées, voilà ce que certains lettrés proposaient à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle comme moyen de renforcer le pays et de préserver la culture chinoise. Allier la technique occidentale et l'essence chinoise, est alors interprété en ramenant l'essence chinoise à des caractéristiques formelles : la symétrie, la toiture de tuiles vernissées ou non, l'usage des couleurs et des motifs décoratifs, les emmarchements, les potelets de marbre, etc.

C'est précisément dans ce registre décoratif que puisent les architectes chargés des dix édifices commémoratifs de 1959. Autrement dit, pour des bâtiments officiels voulus par Mao, quels sont les éléments porteurs d'une culture, d'une essence chinoise ? La distribution autour de cours intérieures pour le Musée de l'histoire construit sous l'égide de Zhang Kaiji, organisation en plan qui restait invisible de l'extérieur, protégée par une façade austère de colonnade de pierre sur toute la longueur du côté de la place Tian'anmen.

Pour la majorité des autres édifices, l'essence chinoise se traduirait par les motifs décoratifs et l'ajout de toits « chinois ». À cette base, les techniques soviétiques se sont surajoutées, avec les dimensions monumentales le faste et la pompe que l'on réserve aux édifices officiels. Quant au « toit chinois », les années 1980 lui redonnèrent une nouvelle vie dans la recherche combinée d'identité et de modernité, après la décision du maire de Pékin, Chen Xitong, d'imposer à toute nouvelle construction une toiture chinoise, à l'instar des pavillons ouverts des jardins classiques, appelés « ting ». Les tours multiplièrent ainsi les tuiles vernissées et les pentes doucement incurvées et relevées de ces petites toitures, et le maire y gagna le surnom de Chen Xiting, Chen « qui aime les pavillons » jouant sur l'homophonie des caractères chinois.

À l'instar des dix bâtiments commémoratifs de 1959, les édifices remarquables construits pour les Jeux olympiques sont l'occasion de démonstrations d'un savoir faire technique emprunt de monumentalisme et, de même que leurs prédécesseurs, ils sont construits dans des

délais extraordinairement courts, grâce à une main-d'œuvre abondante et travailleuse. Ils ont été l'occasion de concours, mais cette fois ouverts à la concurrence internationale, intégrant ainsi une demande implicite de transfert de technologie tout en offrant une plate-forme d'essai et de démonstration peu commune aux techniciens chinois et occidentaux. Ils sont l'œuvre de signatures prestigieuses, et c'est là sans doute un des marqueurs spécifiques de Pékin comparé aux autres métropoles chinoises. En effet, l'architecture comme emblème de la croissance et de la modernité est portée par Shanghai dès le début des années 1990 lorsque la ville lance son premier concours international pour un opéra sur le site de l'ancien champ de courses devenu Place du peuple en 1949. Le projet retenu est celui de l'agence française Arte-Charpentier en 1994, qui va jouer à son tour de la symbolique du toit chinois : la toiture est magnifiée, présentée dans le projet initial (qui ne sera pas vraiment réalisé comme tel) comme une ample vasque aplatie, offrant la possibilité d'un amphithéâtre en toiture si besoin, portée par une structure de poteaux. Mettre l'accent sur la toiture portée par quelques points d'appui libérant le plan et les façades relève de l'architecture moderne, mais aussi et surtout dans ce cadre, de l'architecture traditionnelle chinoise. La réalisation du bâtiment a quelque peu alourdi la toiture, pour des raisons sans doute liées aux moyens encore limités dans les pratiques constructives, et ne laisse pas facilement deviner le principe d'origine. Néanmoins, il a fait école et nombre de constructions se sont dotées d'une toiture miniature façon Opéra de Shanghai à la fin des années 1990, image d'une modernité chinoise revendiquée.

Comme à Shanghai, dans la plupart des provinces côtières, les constructions représentatives de la métropole moderne se lisent par le biais des concours internationaux, qui se multiplièrent ces dix dernières années : chaque ville voulait son opéra ou grand théâtre, son aéroport, une nouvelle gare, un grand stade. Les emblèmes de la modernité, pour les gouvernements locaux,

c'étaient les lieux de la mobilité et de la culture. Ce sont ces édifices que l'on retrouve, une fois construits, figurant en effigie des cartes et plans touristiques de la ville ; repère amusant pour tester d'une ville à l'autre, d'une année à l'autre, quels sont les emblèmes de la modernité affichée. Naturellement, avec ces concours ouverts aux agences occidentales, l'enjeu était plus large : d'une part disposer d'édifices attractifs pour la ville, à même d'améliorer l'image qu'elle véhicule, d'attirer touristes et investissements, et d'autre part permettre la formation à de nouvelles technologies et à d'autres modes de conception les instituts de projets chinois associés aux agences étrangères.

### Les édifices remarquables des JO, prouesses généreuses et valorisations talentueuses

Les JO ont suscité nombre d'aménagements et de constructions et il serait fastidieux de passer en revue l'ensemble des équipements sportifs qu'ils aient été construits ou réaménagés à Pékin, ainsi qu'à Tianjin, Shanghai, Qingdao, Qinhuangdao, Shenyang, Hong Kong où se déroulaient également les épreuves<sup>6</sup>. L'organisation d'un événement international, c'est aussi l'opportunité d'améliorer les infrastructures urbaines et de lever les investissements nécessaires. À Pékin, l'augmentation extrêmement rapide du nombre de voitures donne la mesure des besoins en matière de transports en commun et de gestion des flux : plus de 3 millions de voitures circulaient en 2008 alors qu'on en dénombrait un million en 1997 rapidement suivi par un second million six ans plus tard en 2003<sup>7</sup>. Pour les JO, entre 1,6 et 2 millions de visiteurs étaient attendus et, s'il n'entre pas dans notre propos de détailler les lignes de métro enfin construites pour l'usage quotidien des citoyens, on comprend à quelle aune se mesurent les constructions et notamment les lieux d'échanges comme le troisième terminal de l'aéroport de Pékin achevé en 2008. Celui-ci, avec le siège de la CCTV (Central Chinese

Television) dont le monumental chantier a retenu l'attention d'un public spécialisé ou non, le stade appelé populairement « nid d'oiseau » jusque sur les panneaux du chantier, la piscine surnommée « le glaçon », le centre de gestion des informations plus familier sous l'appellation « Digital Beijing », font partie de ces réalisations remarquables. À l'exception du dernier, dont le programme ne pouvait être confié à un prestataire étranger, tous ces édifices emblématiques ont été construits par une agence étrangère associée à un institut de projets chinois, à l'issue de concours internationaux, dont la ville avait acquis une maîtrise meilleure que lors de la triple étape mise en œuvre pour l'opéra de Pékin en 1998.

L'effet d'annonce des dix édifices commémoratifs de la première décennie du régime communiste, dont la construction fut confiée à des architectes chinois remarquables, se poursuit avec la diffusion mondiale occasionnée par les JO, sans pour autant adopter le côté caricatural des édifices postés dans la ville telles des bougies d'anniversaire sur un gâteau. Désormais, la prouesse technique est valorisée tout au long du chantier dont la visite est autorisée sous contrôle des maîtres d'ouvrage. Prouesses techniques, elles le sont en termes de réalisations mais aussi de paris sur l'avenir. En effet, Ole Sheeren, partenaire de Rem Koolhaas aime à raconter qu'au début du projet de la CCTV l'état des connaissances techniques n'aurait pas permis sa mise en œuvre. C'est ainsi qu'une maquette de 6 mètres de haut et 64 tonnes servait de modèle expérimental direct, pour évaluer les charges et les résistances au tremblement de terre. L'une des parties les plus critiques du chantier fut la jonction des deux tours penchées qui eut lieu à l'hiver 2007. Il faut imaginer deux morceaux d'un « z » montés indépendamment qui vont se rejoindre de manière à ne former qu'un, dans un vaste porte-à-faux en angle. L'évaluation des variations de niveaux, effectuée chaque jour par laser, permettait de rectifier finement la mise en œuvre afin d'assurer que la jonction entre planchers ne soit pas victime des décalages inhérents à la construction. Les pièces métalliques, acheminées

depuis Shanghai où elles étaient fabriquées sur mesure, devaient être assemblées à températures équivalentes et, afin d'éviter la dilatation du métal échauffé par le rayonnement du soleil, les étapes les plus complexes de la jonction entre les poutres de part et d'autre des branches du « z » se faisaient au petit matin. Sans les réserves de main-d'œuvre et les capacités d'adaptation chinoises, un tel chantier aurait-il vu le jour ?

Le « nid d'oiseau » relève du même type de défi où la structure inventée pour l'occasion a été, en quelque sorte bonifiée par les contraintes de la Municipalité de Pékin. En effet, à l'issue du concours, le stade d'une possibilité d'accueil de 91 000 places (puis 80 000 après les JO) devait être entièrement couvert, sans ouverture centrale. Or une politique nationale de restriction financière appliquée à tous les édifices de prestige de la ville a contraint les équipes de concepteurs à rechercher des solutions plus économes. C'est ainsi que le projet a adopté sa forme actuelle, ouverte en son centre, dont l'enveloppe ne représente pas moins de 42 000 tonnes de poutrelles sur une double structure en acier. Hormis cet exploit structurel, où des poutrelles secondaires s'entrecroisent à la manière des fibres d'un nid, la générosité de l'espace dans lequel le spectateur entre au sein du stade, similaire aux plus belles des arènes grecques ou romaines, est sans pareille. La lente ascension dans les tribunes permet de découvrir des points de vue sur la ville et les alentours, différents les uns des autres selon les cadrages constitués par trois ou quatre poutrelles entrecroisées. Serait-ce là une autre manière d'envisager un emprunt à la culture chinoise, celle des vues mises en scène sur un paysage ? La réalisation, menée de pair par l'agence Herzog et de Meuron et l'institut China Architecture Design & Research Group, est révélatrice de la capacité à intégrer et mettre en œuvre de nouvelles technologies pour des équipes chinoises qui, pour la majorité d'entre elles, n'étaient encore jamais sorties du pays auparavant.

La piscine, dont le concours fut remporté par l'agence australienne PTW Architects, est un autre



symbole technologique avec l'usage d'un matériau nouveau, un plastique plus connu par ses initiales ETFE (éthylène-tétrafluoroéthylène) ; les parois du « cube de glace » ou « glaçon » sont composées de près de trois mille coussins polymères, tels des cellules emprises dans un lacs de tubes d'acier. C'est le premier édifice public d'une telle ampleur dont la couverture est entièrement en film plastique, qui combine une très grande résistance au feu et forme une couche isolante permettant de réduire la consommation d'énergie à l'intérieur du bâtiment de 30 %. Quant à l'aéroport, c'est sa seconde extension en moins de dix ans avec le troisième terminal construit par l'agence Norman Foster & Partners. Vraie démonstration d'élégance pour une telle capacité, il est destiné à doubler le volume d'accueil existant avec 35 millions de passagers. Une ample aile d'une finesse toute apparente recouvre l'ensemble du hall d'accueil.

La lumière filtrée par les ouvertures piquées telles des ouïes dans la toiture apporte frémissements et variations lumineuses selon les couleurs qui passent discrètement de l'orangé au rouge, et rendent amicaux ces amples volumes où circulent des foules d'inconnus plus ou moins chargés et bigarrés.

Le « Beijing Digital », construit par le studio Pei Zhu, mérite pareillement d'être évoqué dans les édifices mémorables. Issu également d'un concours, il est l'œuvre d'un architecte né et diplômé à Pékin, Zhu Pei, qui a obtenu un master à Berkeley en Californie en 1997, a travaillé dans de grandes agences américaines avant de retourner s'installer en Chine lorsque les agences privées deviennent licites. Son expérience étrangère l'amène à réfléchir en volume et en maquette, à définir des concepts qu'il transforme en espaces. Il est profondément attaché à sa



Split House à « La Commune » (Pékin) par Yung Ho Chang (Atelier Feichang jianzhu). © Shu He.

culture, à sa ville, tout en ayant également intégré les pratiques d'outre-atlantique. Le centre de gestion de l'information des JO qui évoque les codes barres, un disque dur, est-il un clin d'œil, un pied de nez ? Toujours est-il que sa réalisation est parfaitement maîtrisée et témoigne du souci d'accomplissement que Zhu Pei aime donner aux projets qu'il conduit, en duo maintenant avec Wu Tong, ou auparavant avec Urbanus, agence doublement implantée à Shenzhen et Pékin dont il a été l'un des associés.

Qi Xin son contemporain, pékinois et doublement diplômé aussi, à Tsinghua et à Paris, fait partie des architectes chinois remarquables en Occident et auxquels Pékin a fait appel en fin de parcours pour les JO. Avec humour et jouant sur l'homophonie des caractères, il a proposé un « siheyuan » que l'on pourrait traduire phonétiquement avec cette double imprécision « maison à cour » ou « à la manière d'une maison à cour ». Le caractère « si » pouvant représenter les quatre côtés d'une maison autour d'un patio ou signifier semblable, similaire. Cinq instituts de projets ont ainsi été choisis pour donner une couleur plus pékinoise

aux sorties de métro et aux transitions avec les centres commerciaux, par des pavillons librement interprétés pour abriter des promenades plus ou moins ombragées.

L'appel à une jeune agence comme celle de Qi Xin, qui a eu le courage de mettre en place une structure si différente des instituts officiels au début de ce siècle ou à la fin du précédent, de maintenir son mode de travail face à une concurrence ardue des instituts de projets, représente en quelque sorte une reconnaissance par ses pairs dans son pays. Pourtant le fonctionnement d'une agence privée, qui semble banal dans le paysage français est tout récent et joue un rôle majeur dans l'architecture contemporaine.

## **Architecture contemporaine et émergence des agences privées**

La signature d'un architecte est effectivement un phénomène récent. Depuis 1949 et jusqu'à la fin des années 1990 encore, que ce soit dans les ouvrages et les revues professionnels chinois, ou même dans les catalogues d'expositions

« Île pouce » à Qingpu (Shanghai) par Ma Qingyun (Mada S.P.A.M.). © Mada S.P.A.M.



présentées hors de Chine, un édifice était l'œuvre d'un institut de projet, dont le nom d'un directeur était mentionné, mais il était rarement attribué à un architecte ou à une équipe de collaborateurs. La personnification du concepteur est allée de pair avec des facteurs variés témoignant des transformations de la société et de la recherche d'une individualisation marquée des comportements ; la rapide diffusion des produits de luxe dans les grandes villes, l'intérêt pour les produits de marque occidentale – souvent fabriqués en Chine –, l'attention portée au design, à la photographie, à la mode étrangère et chinoise, l'accès facilité aux voyages internationaux et à l'intérieur du pays... L'ensemble de ces éléments ont contribué à reléguer l'uniformité des ouvrages bâtis construits pour répondre à la pression du nombre et de l'urgence, d'une relative égalité normalisée pour tous, à la mise en place de constructions auxquelles on attribue un style devenu un argument promotionnel. Ce phénomène est à relier avec la commercialisation des logements qui ne sont plus attribués par l'employeur contre un loyer modique. Les prestations liées au « bol de riz en fer », l'emploi garanti à vie,

n'étaient plus de mise pour la santé, l'éducation, le logement et sont devenus des biens payants et monnayables au cours des années 1990. Ces changements ont ancré dans la vie quotidienne la possibilité du choix, notamment pour le lieu et le mode d'habiter : les nouveaux propriétaires se regroupent et s'organisent pour défendre leurs droits face aux promoteurs, aux sociétés de gestion immobilière. Rien de commun avec le système de production du bâti, mis en place lors de la reconstruction au début des années 1950, dont la structure est encore en place mais dont le fonctionnement a profondément changé.

### Instituts de projets et agences privées, du projet collectif à la signature personnelle

Dès les années 1950 en effet, la reconstruction du pays fit l'objet d'une planification générale des produits, des moyens et des hommes pour répondre à des besoins variables selon l'urgence des situations et selon les matériaux disponibles<sup>8</sup>. Architectes et ingénieurs sont alors peu nombreux. L'organisation pluridisciplinaire regroupant





ingénieurs, architectes et personnel administratif dans un même organisme, sous l'égide des cadres du Parti, est de mise avec une importance variable selon la hiérarchie mise en place au niveau territorial ou fonctionnel. Dans les provinces, les villes, au sein de nombreux départements ministériels, des instituts de projets sont ainsi créés, comprenant plusieurs départements composés d'équipes techniques mixtes, à même de mener la construction des bâtiments demandés, des études préliminaires aux plans d'exécution. Les effectifs globaux varient selon la position hiérarchique de l'institut de projets, dénombrant un à deux milliers d'employés pour les municipalités importantes comme Shanghai ou Pékin, ou pour un institut placé auprès d'un ministère. Les projets sont attribués par les services administratifs à chaque département, au sein duquel les architectes travaillent en équipes et font appel au service des ingénieurs pour l'étude des structures, des réseaux et des fluides. L'élaboration d'un projet pouvait faire l'objet de concours d'idées à l'intérieur d'un institut. En général, le projet retenu était un compromis, une « synthèse » des idées de plusieurs architectes, et devenait le projet final à réaliser. C'est un des éléments qui revient le plus souvent dans les critiques contre un tel mode de fonctionnement, qui s'est perpétué aujourd'hui. Le projet retenu apparaît comme une somme d'intentions, parfois contradictoires, un affichage de formes, plutôt qu'une option clairement choisie face à une problématique donnée.

Pour l'Assemblée populaire, puis pour le Mausolée de Mao, des concours, non dotés de prix, furent ainsi lancés au niveau national. C'est également à cette époque que les universités intégrèrent des instituts de projets, associant dans un même lieu enseignement, recherche et pratique professionnelle. En effet, les délais de conception et réalisation étaient tellement serrés, qu'il était nécessaire de faire appel à tous les talents y compris ceux des étudiants. Les résultats furent jugés concluants et la pratique d'associer ces trois domaines est toujours active. Les

grandes universités disposent toutes d'instituts de projets, en architecture et en urbanisme, qui sont particulièrement cotés. En effet, une classification – rang A, B, C... – résultat d'une évaluation nationale, distingue les instituts entre eux et les types de concours pour des aménagements urbains ou des édifices auxquels ceux-ci peuvent répondre. Cette classification est établie selon les réalisations déjà menées par l'institut, selon les niveaux de diplôme et les savoir-faire des employés, selon les moyens matériels à disposition.

Si une telle organisation est toujours de mise, une différence majeure est intervenue depuis que les instituts sont autonomes en matière de gestion financière et qu'au sein de chaque département, les architectes et urbanistes sont invités à chercher des commandes auprès des maîtres d'ouvrage. Une critique communément formulée à l'encontre de la structuration des instituts concerne la relative fermeture d'un tel système : en effet, l'institut lié à une université ou à une ville recrute parmi ses diplômés, ce qui ne favorise guère le renouvellement des idées et des pratiques, et renforce une tendance à l'uniformisation des modes de pensée et des projets. C'est ainsi qu'en ouvrant les concours des édifices publics à des agences étrangères, conduites à s'associer à des instituts de projets locaux, les échanges d'expériences sur la conception même des projets se sont ajoutés aux transferts de savoir faire et de technologie.

À la fin des années 1990, pour les architectes puis pour les urbanistes diplômés et disposant d'une expérience de quelques années, un concours national a été instauré distinguant par le titre d'architecte ou urbaniste en chef ou de rang 1, ceux à même de signer un plan. Ces évaluations nationales ouvrirent la porte à la pratique privée, qui fut aussi encouragée. La possibilité d'ouvrir une agence, dont les premiers quotas furent strictement limités par le gouvernement suivit l'instauration du concours. Quelques agences ouvrirent immédiatement leurs portes, à l'initiative de jeunes professionnels désireux de



pouvoir suivre une même idée, de la conception à la réalisation, partisans de suivre leur chantier eux-mêmes, étape qui était souvent déléguée au sein d'un institut de projet.

D'autres pratiques se développèrent aussi comme l'association d'une agence avec un partenaire à même de signer des plans, ou encore l'ouverture dans les universités d'ateliers ou de studios par les professeurs, soucieux de mettre en place d'autres types de projets que ceux réalisés par les instituts. Ces ateliers ou ces studios comprennent rarement plus d'une dizaine de personnes, bénéficient de l'accès à la signature des plans par l'institut auquel ils se rattachent et permettent un renouvellement réel des pratiques usuelles.

### Les instigateurs des nouvelles pratiques architecturales et urbaines

Parallèlement à ces transformations du mode de production des espaces bâtis, d'une envergure certes très modeste au regard des millions de mètres carrés construits dans chaque ville chaque année, l'initiative de personnalités peu communes a fortement contribué à renouveler les pratiques professionnelles : architectes, promoteurs, urbanistes et maires adjoints, professeurs. Les promoteurs devenus célèbres Pan Shiyi et sa femme Zhang Xin, à la tête du groupe Soho décident de créer un ensemble baptisé la Commune, au pied de la Grande Muraille au nord de Pékin et de faire appel à dix architectes asiatiques, du Japon, de Hong Kong, de Taïwan, de Corée, de Chine pour imaginer dix villas comme un manifeste et une collection d'architecture ; l'ensemble fut immédiatement primé à la Biennale de Venise en 2002 ce qui lui assura une publicité immédiate. Depuis cette opération, le groupe Soho lance systématiquement des concours restreints pour les projets de grande ampleur qu'ils développent aux abords des 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> périphériques de Pékin, sur ces anciennes emprises industrielles devenues vacantes. Chaque opération est l'occasion de proposer de nouvelles manières d'imaginer la ville : à *Soho Xiandaicheng* où est appliquée

l'idée de mêler bureau et logement dans un appartement, de créer des patios communs à plusieurs étages - déclinaison verticale de l'habitat traditionnel pékinois - et de proposer des équipements communs à l'ensemble de tours, l'un des architectes s'appelle Cui Kai ; à *Soho Jianwai* l'architecte japonais Rikken Yamamoto propose des circulations piétonnes et une générosité d'espaces publics dans un ensemble répétitifs de tours blanches similaires, de hauteurs variables.

Pour la Commune, Soho avait choisi deux architectes d'une importance majeure dans le milieu professionnel chinois ; l'un est Yung Ho Chang qui construit la « Split House », forme moderne d'une maison à cour, dont on a déjà évoqué le père, l'architecte Zhang Kaiji. Yung Ho Chang a suivi un double cursus en Chine à Nankin et à Berkeley en Californie où il est devenu doyen, tout en conservant son agence au nom mystérieux Feichang jianzhu pied de nez amical aux vertus de l'architecture *jianzhu* qualifiées par *feichang* aux homophonies multiples (extrême, très commun). Ses premiers travaux, minimalistes, et ses écrits sur un micro-urbanisme lié à l'analyse des modes de vie à Pékin, en font un précurseur très engagé. L'autre architecte choisi pour la Commune, c'est Cui Kai au sein de l'institut de projet lié auparavant au ministère de la Construction qui s'appelle désormais China Architecture Design & Research Group.

Cui Kai est générateur de projets pour ses contemporains dont il apprécie les réalisations et pour ses collaborateurs auxquels il met le pied à l'étrier. Il lance de nouvelles pratiques, et est l'un des premiers à surveiller attentivement la mise en œuvre de ses chantiers pour en assurer la qualité. Il n'hésite pas à faire appel à des jeunes architectes dont il partage l'approche architecturale pour partager des programmes de grande ampleur et confier ainsi à une équipe de concepteurs la mise en œuvre d'une pluralité d'édifices. Ce mode de faire s'est développé comme une trainée de poudre, et c'est ainsi que l'on retrouve plusieurs agences complices sur nombre de chantiers, le



Campus des Beaux-arts à Hangzhou (Zhejiang) par Wang Shu (Amateur Architecture Studio). © Françoise Ged.

campus de l'université Dongguan (province du Guangdong), le complexe muséologique - déjà abandonné - des musées d'Anren (province du Sichuan), un ensemble commercial à Nankin, une promenade architecturale et paysagère à Jinhua (province du Zhejiang), etc. L'objet de ce partage des tâches sur un même terrain est de permettre la variation architecturale, éviter la monotonie d'un trop vaste ensemble confié à un seul institut, ouvrir la réflexion collective qui se dégage lors des réunions de coordination.

Cui Kai n'hésite pas à confier à de jeunes architectes de son équipe des programmes d'importance comme celui qu'ont eu à charge Li Xinggong ou Pang Guowei à leur retour de France, après avoir été sélectionnés pour la formation du Programme présidentiel. L'un a suivi le projet du stade olympique, l'autre a eu la responsabilité d'un ensemble de bureaux, près de Deshengmen à Pékin, dont l'articulation fine redonne urbanité et humanité à un secteur démembré par le passage des périphériques et voies rapides.

Autre personnage charismatique, Sun Jiwei est urbaniste et a occupé la fonction de maire adjoint à

Qingpu, petite ville de la municipalité de Shanghai. Il est conscient de l'impact de l'architecture et de la qualité urbaine sur le développement des villes. Pendant son mandat, il confie à plusieurs agences différents équipements publics : jardin d'enfants (Deshaus), bureau d'urbanisme (Liu Jiakun), bureau administratif pour le commerce (Deshaus), centre commercial et articulation avec la ville ancienne (Mada s.p.a.m.), bibliothèque et promenade publique (Mada s.p.a.m.) et certains promoteurs vont continuer en passant commande à ces mêmes agences de petits équipements, comme ce fut le cas pour Deshaus à qui fut confié le centre d'activités culturelles intégré à une vaste opération de logements.

Cette mise en avant des agences privées au cours des années 2000 a pour corollaire l'éclosion d'événements spécifiques dédiés à la ville et à l'architecture. C'est la création de la biennale de Shenzhen par la ville même, dont le commissariat fut confié pour sa première édition en 2005 à l'un des incitateurs de l'événement, l'architecte Yung Ho Chang, puis à Ma Qingyun, fondateur de l'agence Mada s.p.a.m. pour la

seconde édition en 2007 ; toutes deux placèrent la qualité de l'architecture et de la ville au premier plan de leurs réflexions, et valorisèrent par la même occasion les travaux des architectes contemporains. Citons aussi le rôle des revues professionnelles, celles dont le contenu s'enrichit par les voyages multiples des rédacteurs, comme *Shidai jianzhu - Time + architecture*, publiée à Shanghai et la création de revues dont l'objectif est d'alimenter la réflexion comme *Chengshi zhongguo - Urban China* créée par l'un des urbanistes de l'institut de projets de l'Université Tongji à Shanghai.

Enfin, la création de nouveaux départements d'architecture dans les universités donne l'occasion à de jeunes architectes de mettre en application, à travers les ateliers qu'ils créent au sein des universités, leurs idées dans des réalisations concrètes. Zhang Lei, revenu de Zurich après des études en Chine, s'attache à retrouver des articulations anciennes avec une rigueur de mise en œuvre inspirée de son séjour suisse, dans les maisons particulières qu'il réalise pour des poètes, en périphérie d'un lac ; il s'appuie sur le paysage existant, les matériaux disponibles de la briqueterie voisine pour imaginer des maisons contemporaines aux détails soignés. Dans la province voisine du Zhejiang, Wang Shu, nommé directeur du département d'architecture de Hangzhou en 2003 se voit confier l'extension du campus des Beaux-arts, hors les murs. Dans un programme en deux phases, réalisé en un temps record avec une petite équipe, il livre deux ensembles remarquables dans un paysage qu'il met en valeur et protège. Soucieux de la qualité des espaces, de la maîtrise des coûts et de la mise en valeur des savoir-faire des artisans, il fait appel à des matériaux de récupération, briques et tuiles anciennes des chantiers de démolition voisins, dont il habille murs et toitures, il choisit des bois à la pousse rapide comme le méta-séquoia commun dans la région pour proposer, à l'instar des grandes résidences chinoises, de beaux espaces clos par de vastes panneaux qui s'ouvrent sur des patios pour les grandes salles

d'atelier ; il fait appel à l'inventivité des ouvriers pour la mise en œuvre des murs doublés de briques récupérées, s'inspirant des murs anciens reprisés avec imagination, tels des tissus usés après les passages de cyclones. Remarqué à la Biennale de Venise en 2006, l'un des cinq lauréats primés par le Global Awards en 2007, Wang Shu et son agence, Amateur Architecture Studio, sont désormais appréciés par la ville qui lui confie la réhabilitation d'une des rues majeures de Hangzhou.

Cette nouvelle génération d'architectes, née entre 1955 et la Révolution culturelle, a en commun d'avoir une connaissance fine de la culture chinoise, qu'elle réutilise non plus dans des formes académiques mais interprète dans la variation sur le thème de la maison à cour, comme le jardin d'enfants de l'agence Deshaus, créée par trois jeunes architectes shanghaiens qui ont refusé la pratique des instituts de projets ; ils déclinent pour chacune des classes un petit monde intrinsèque organisé autour d'un arbre, une cour attenante à une salle d'activité pour la classe avec un dortoir à l'étage. Chacun de leurs projets joue de cette relation entre intérieur et extérieur, espace perçu et espace vécu, appartenance à un ensemble et vision sur des ailleurs possibles. Ils aiment à utiliser des vocabulaires issus des jardins traditionnels, comme les ouvertures cloisonnées de petits bois aux brisures aléatoires, les cadrages de vues qu'ils déclinent en verre sérigraphié, ou en fentes colorées, réserves amusantes dans des bétons joyeusement égayés.

En fait, cette poignée d'individualités, qui a eu le pied à l'étrier au début des années 2000, est riche d'une culture qui s'est construite avant la société de consommation et qui fait fi des formes et des effets d'annonces. Pour autant, certains n'y sont pas étrangers comme l'agence Mad, à Pékin, qui se fait remarquer par ses projets aux formes torsées empruntées aux facilités des calculs informatiques, images fantastiques plus que projets concrets.

La recherche de la modernité pour les architectes chinois loin d'être un phénomène nouveau est

en fait en train de se renouveler en profondeur au XXI<sup>e</sup> siècle. La pratique urbaine en témoigne elle aussi, au travers d'opérations déjà évoquées avec les partages de projets d'envergure, mais aussi avec des prérogatives nouvelles que l'on voit émerger et revendiquer dans des agences, comme Standardarchitecture installée à Pékin. C'est également au sein des équipes de recherche des universités, que se trouvent les expériences les plus novatrices, mettant en place des centres de projets sur les quartiers anciens, comme le font les professeurs Ruan Yisan, Zhou Jian, Shao Yong, Zhang Kai au travers des studios et des équipes qu'ils animent à l'Université Tongji. Comme pour tout projet sur la ville, le lien avec les autorités locales est fondamental et ce n'est pas le moindre de leurs mérites que d'avoir imaginé une sensibilisation des décideurs locaux aux pratiques architecturales et urbaines.

La discontinuité dans l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle en Chine, que les générations précédentes ont subie avec violence, se recompose progressivement dans un paysage qui s'est complexifié en deux décennies : à la globalisation des échanges mondiaux et de la compétition internationale qu'elle suscite, s'ajoute une montée en puissance des revendications des citoyens, notamment des propriétaires, des internautes, et des ruraux malmenés par l'extension urbaine sans précédent.

Cette nouvelle donne, qualitative plus que quantitative, repose sur une petite élite, qui intervient à des niveaux distincts : décideurs, opérateurs économiques et techniciens. La ville fonctionnelle, dont l'avenir était planifié par zones dévolues à l'habitat, l'industrie, etc., pour répondre à des objectifs quantifiés, n'est plus si simple à mettre en œuvre. Pour autant, la médiocrité commune à nombre de constructions nouvelles tout comme les prouesses des édifices remarquables conçus avec des agences étrangères, ne doivent pas oblitérer la capacité réelle à inventer de nouvelles pistes que l'on voit se dessiner dans des morceaux de ville, de paysage et d'architecture et qui témoignent d'itinéraires

personnels à même de se réapproprier leur histoire dans sa pluralité, celles des sites, des savoir-faire.



Avec mes remerciements pour leurs relectures attentives à Yu Liqing et Florence Contenay.

1. L'exposition présentée par la Cité et coproduite par le Centre de culture contemporaine de Barcelone s'inscrit dans la lignée de nombreuses manifestations et programmes d'échanges entre les deux milieux professionnels de l'architecture et de la ville en France et en Chine : expositions sur l'architecture en France à l'Université Tsinghua à Pékin et en Chine à Paris-La Défense en 1996 organisées par A3 Art Architecture Association, 50<sup>e</sup> session de l'Union Internationale des Architectes à Pékin en 1999, avec trois Français parmi les dix invités d'honneur, création de l'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine par le ministère de la Culture et de la Communication avec les ministères des Affaires étrangères et de l'Éducation et de la recherche en 1997, mise en place du programme présidentiel pour « 150 architectes urbanistes et paysagistes chinois » accueillis en France entre 1998 et 2005, échanges entre critiques d'architecture français et chinois, séminaire sur le rôle de la critique architecturale, ateliers inter-écoles d'architecture, convention cadre entre la Direction de l'architecture et du patrimoine, la Cité de l'architecture et du patrimoine et, pour la partie chinoise l'Institut de formation et de recherche sur le patrimoine mondial- Asie Pacifique (Shanghai) et l'Université Tongji.
2. Sur la place Tian'anmen, ses significations et transformations, voir l'excellent ouvrage de Wu Hung, *Remaking Beijing - Tiananmen square and the Creation of a Political Space*, Reaktion Books, Londres 2005.
3. Wang Jun 王军, *Cheng Ji 城记* (mémoires d'une ville), Sanlian, Pékin, 2003.
4. Voir notamment Peter G. Rowe et Seng Kuan, *Architectural Encounters with Essence and Form in Modern China*, MIT Press, Cambridge, Massachusetts, 2002 et Zhang Liang, *La naissance du patrimoine en Chine au XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Recherches IPRAUS, Paris, 2003.
5. Ssu-yu Teng, John K. Fairbank, *China's response to the West a Documentary Survey 1839-1923*, Atheneum, New York, 1975.
6. Un livre chinois a été consacré au sujet, avec une introduction intéressante ; il est disponible en français : Institut d'architecture de Pékin (sous la dir.) *Architectures olympiques - Pékin 2008*, Parenthèses, Marseille, 2008.
7. www.bjinformation.com n° 51, 2005.
8. Voir l'ouvrage écrit par un architecte et ingénieur diplômé en France, revenu en Chine après guerre, acteur et témoin de cette période : Hoa Léon, *Reconstruire la Chine - Trente d'ans d'urbanisme 1949-1979*, éditions du Moniteur, Paris, 1981.



## La Cité de l'architecture et du patrimoine

Du renouvellement urbain à la revitalisation du patrimoine, la question de la ville préoccupe chaque jour davantage nos contemporains : la Cité de l'architecture et du patrimoine, propose à ses visiteurs une diversité culturelle exceptionnelle, sur 22 000 mètres carrés au cœur de Paris, au Palais de Chaillot.

Établissement public sous tutelle du ministère de la Culture et de la Communication, la Cité se propose d'être un grand centre de diffusion de la connaissance pour tout ce qui touche à la qualité de l'architecture, à la valorisation du patrimoine et à la préservation de l'environnement urbain. La Cité comprend trois départements : le département architecture (Institut Français d'Architecture – IFA), le département formation (École de Chaillot) et le département patrimoine (Musée des monuments français).

S'adressant aussi bien au grand public qu'à des acteurs plus spécialisés, la programmation est diversifiée : expositions permanentes et temporaires, enseignements et ateliers, colloques, débats, projections, cours publics, conférences thématiques.

Aux spécialistes des domaines de l'architecture et de la ville, la Cité offre les enseignements dispensés par l'École de Chaillot, une bibliothèque et un centre d'archives. Un auditorium, des lieux de rencontres, l'ouverture à d'autres formes artistiques, une politique d'échanges internationaux visant à susciter et à alimenter des débats, permettent à la Cité de jouer pleinement son rôle de centre culturel pluriel, dédié à la promotion de l'architecture du présent comme du passé.

Expositions en cours :

- Lacaton et Vassal (jusqu'au 15 mars)
- Trésors des réserves : Vierges à l'enfant (jusqu'au 1<sup>er</sup> mai)
- Générosité (jusqu'au 10 mai)

Expositions à venir :

- Le Grand Pari de l'agglomération parisienne (à partir du 29 avril)
- Habiter écologique (à partir du 12 mai)

[www.citechailot.fr](http://www.citechailot.fr)



Luyeyuan Stone Sculpture Art Museum (Sichuan) par Liu Jiakun (Jiakun Architects). © Françoise Ged.

## L'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine

À l'IFA, l'Observatoire de l'architecture de la Chine contemporaine a pour vocation de développer les échanges professionnels dans les domaines de l'architecture, l'urbanisme, le paysage. Pilote du Programme présidentiel de formation destiné à 150 architectes, urbanistes et paysagistes chinois de 1998 à 2005, l'Observatoire a mis en place un réseau professionnel de haut niveau et organise en Chine et en France des séminaires, colloques, et expositions.

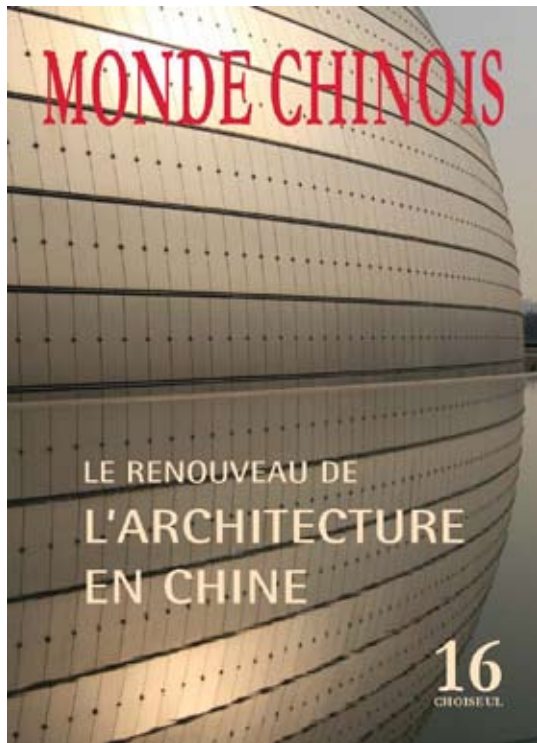
L'Observatoire est partenaire de longue date de l'Université Tongji à Shanghai, avec lequel il mène différents programmes liés au développement urbain et aux quartiers anciens, avec la Direction de l'architecture et du patrimoine au ministère de la Culture et de la Communication et avec l'École de Chaillot.



Maisons des poètes à Gaochun (Jiangsu) par Zhang Lei (Atelier Zhang Lei). © Nacasa Et Partners.

CHOISEUL ÉDITIONS

# MONDE CHINOIS



Revue trimestrielle  
144 pages | 185x 255 mm  
20 euros TTC

Achat en ligne sur [www.choiseul-editions.com](http://www.choiseul-editions.com)  
(paiement sécurisé)

Au-delà des sujets économiques et stratégiques que la revue traite habituellement, *Monde Chinois* s'ouvre aux questions culturelles, à l'actualité cinématographique et littéraire chinoise, à l'art et aux débats de société actuels.

À mi-chemin entre le livre et le magazine, *Monde Chinois* bénéficie d'une maquette aérée, avec de nombreuses photographies et illustrations.

## N°16 | L'architecture en Chine

Le Nid d'oiseau, stade olympique chinois, a présenté au monde le nouveau visage de la Chine architecturale. Gratte-ciels, gares, aménagements d'espace d'envergure : les paysages urbains chinois changent de visage à toute vitesse. Ils traduisent la force des mutations économiques dans le pays. La demande et les besoins offrent aux agences étrangères ou locales un terrain propice aux nouvelles expériences et pratiques architecturales, et au travail en commun sur des projets colossaux. Les architectes chinois partent d'abord se faire un nom à l'étranger pour obtenir la reconnaissance dans leur pays.

Néanmoins, derrière les projets à grande échelle, d'autres constructions sont mises en péril : aucune politique de conservation du patrimoine ne protège les *hutong* traditionnels de Pékin ou les admirables bâtiments historiques des années 1930 à Shanghai...

## >> DERNIERS DOSSIERS



## MONDE CHINOIS N°15

### L'EAU EN CHINE

Le développement économique anarchique de la Chine ces dernières décennies a conduit à un véritable drame écologique et à une tension hydrique inédite. Ce numéro, en plus d'examiner les enjeux de l'eau en Chine, revient sur des sujets d'histoire, d'actualité et de culture, richement illustrés.



## MONDE CHINOIS N°12 & 13

### OÙ VA TAIÏWAN ?

Un dossier complet sur Taiwan, qui examine la situation politique et stratégique, les perspectives économiques, la culture et l'histoire - et même la fausse histoire taiwanaise. Ce numéro reproduit les 50 premières photographies de l'île de Formose, extrêmement rares et inédites, prises par John Thomson.

# MONDE CHINOIS

## BULLETIN D'ABONNEMENT OU DE RÉABONNEMENT

M, Mme, Mlle Nom \_\_\_\_\_ Prénom \_\_\_\_\_

Société/Institution \_\_\_\_\_

N° \_\_\_\_\_ Rue \_\_\_\_\_

\_\_\_\_\_ Code postal \_\_\_\_\_

Ville \_\_\_\_\_ Pays \_\_\_\_\_

Adresse électronique \_\_\_\_\_

	France	Autres pays
1 an (4 numéros)	85 €	95 €
2 ans (8 numéros)	160 €	180 €

Je souscris un abonnement pour

1 an

2 ans

À partir du numéro \_\_\_\_\_

Date \_\_\_\_\_

Signature/Cachet

Paiement par virement bancaire vers  
Crédit du Nord  
59, boulevard Haussmann  
75361 Paris, cedex 08  
Banque : 30076 - Agence : 02019  
Compte : 57336700202 - clé RIB : 03  
IBAN : FR76 3007 6020 1957 3367 0020 203  
swift (BIC) : NORDFRPP  
précisez  
« frais bancaires à la charge du donneur d'ordre »

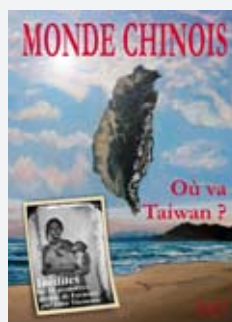
ou

Paiement par chèque à l'ordre de  
**MONDE CHINOIS.**  
Choiseul Éditions  
28 rue Étienne Marcel, 75002 Paris, France  
Tel +33 1 53 34 09 93

Attention,  
les chèques étrangers doivent être en euros,  
compensables en France.

## GRATUIT

Pour tout abonnement, le numéro spécial  
« Où va Taiwan ? » de la revue  
*Monde chinois* vous est offert.



Je souhaite recevoir un  
exemplaire de *Monde chinois*  
« Où va Taiwan ? »

En complément :  
les photographies inédites  
de l'île de Formose par John  
Thomson.



# MONDE CHINOIS

## Le renouveau de l'architecture en Chine

Françoise Ged | Architecture contemporaine en Chine [...]

Qi Xin | La Chine n'est plus un monde à part

Martin Tzou | Produire de la qualité dans la mutation [...]

Étienne Tricaud | AREP, une modernité « à la chinoise »

Nicolas Vinoy | Architecture in China

Yu Zhang | Construire en Chine [...]

Luca Ponceolini | Laszlo Hudec : l'architecture de Shanghai [...]

Nicolas Vinoy | La disparition du vieux Pékin

## Questions de Chine

Isabelle Facon | L'Asie centrale comme enjeu [...]

Olivier Arifon & Jacques Tenier | Les relations Chine-

ASEAN : un partenariat socialisant

## Chroniques & Reportages

Barthélémy Courmont | Sur les traces des identités taiwanaises

Barthélémy Courmont | Jiofen : le douloureux héritage [...]

Christophe Falin | L'âge d'or des actrices chinoises

Yu Zhang | La Chine au miroir des Michaud

Barthélémy Courmont | Quelle politique pour Obama [...]

Olivier Arifon | La Charte 08, un projet citoyen viable ?

Yu Zhang | [...] décryptage de la génération post-80

### Abonnements Choiseul Éditions

abonnement@choiseul-editions.com

28, rue Étienne Marcel, 75002 PARIS

tel +33 1 53 34 09 93

fax +33 1 53 34 09 94

### Distribution aux libraires

prof@ladocumentationfrancaise.fr

La Documentation française

Yasmina Amsellem

tel +33 1 40 15 68 88

fax +33 1 40 15 68 00

20 €

